

Au-delà du parking couturé de pierres sèches, s'ouvre un monde inconnu, mystérieux. Le Pont sublime, le phare qui attire à lui tous ces visiteurs du monde entier, est encore invisible, mais on le sait tout proche, à quelques centaines de mètres. On se rapproche donc des bâtiments clairs et à demi-enfouis où se concentrent l'accueil-billetterie, les espaces muséographiques, le relais gourmand ou les boutiques souvenirs. Déjà impatient d'aller plus loin. Déjà disposé à jouer les badauds. Prêt à baguenauder. Le soleil cogne dur, on entend le crissement des cigales, et la lumière qui embrase les murets de pierres claires est presque cruelle. L'été, ici, ne fait pas dans la dentelle.

Vite, de l'ombre, du frais, du vert. D'emblée, le décor incite à la rêverie. A une forme de langueur. Le grand mail d'arrivée est un vaste tunnel végétal où ondulent des velums colorés. Des brumes d'eau vaporeuses semblent jaillir des plantes suspendues. Prémable un brin magique, plutôt intrigant.

On devine qu'on vient de franchir une frontière. On pressent, de l'autre côté, un univers singulier. La voie piétonne qui file vers le pont se déroule comme un tapis clair. Elle est devenue livre ouvert, bribes de textes griffées sur le béton, et dont on essaie de repérer le sens. Des mots comme des bulles, des éclats, parfois dans une langue (occitane) qui résonne étrangement.

D'un coup, le pont respire, en majesté, posé dans l'écrin vert sombre de la garrigue et des eaux calmes du Gardon. Eblouissement. Admiration. Comme toujours. Depuis deux mille ans. Près de l'olivier géant (originaire d'Espagne), une vaste tente de toile claire, armature légère, presque fragile sous la brise de chaleur, attire le regard. C'est le royaume d'un colporteur enjoué qui a entassé là les mille et un fétiches, objets, images, babioles qui évoquent à la fois le pont, l'orgueil de Rome, et une douceur de vivre « gauloise », occitane, résolument sudiste, qui a de tous temps marqué l'histoire de ce site. Lui est une sorte de Monsieur Loyal, un hôte aux accents de fou du roi, un de ces bateleurs espiègles qui annonce la couleur. « Je vous invite à découvrir la planète du Pont du Gard, le pays des soupirs et de l'eau claire, le monde des ombres savoureuses et des cabanons du bonheur, la terre des guinguettes et des bars profonds, là où on ne connaît pour loi que le seul art de vivre ». Enfin, dans ces eaux-là...

Et dans cette vaste tente stuc et kitsch, où chacun pourra acquérir une de ces babioles qui renvoient à tout coup à l'enfance, le ton est donné. Pour quelques heures, quelques semaines au cœur de l'été, le Pont du Gard s'est inventé de toutes pièces une vie nouvelle, un décor nouveau, un village éphémère et chaleureux, un terrain d'aventures que chacun pourra investir à sa manière, selon ses désirs, sa curiosité, ses aspirations à rêver. Il ne s'agit pas (surtout pas) d'un pseudo parc de loisirs, moins encore d'une reconstitution historique, ou d'une vague copie de ce qui a fait le succès, sur berges de Seine, de l'opération Paris-Plages. Le Pont du Gard, par la force intacte de son site naturel, et par son magnétisme de grand monument du patrimoine mondial, n'aurait pas toléré de tels artifices, de tels jeux de scène. Le pari était autre : il fallait simplement se glisser dans la beauté sauvage du lieu, l'éclairer en douceur, réveiller ses charmes secrets, redonner aux uns et aux autres le désir de s'y poser, d'en partager la quiétude ou la force, de le (re)découvrir comme lieu de vie, de partage. Un lieu ouvert qui incite à la promenade, à la quiétude, au déjeuner sur l'herbe, à la sieste réparatrice, aux jeux aquatiques, à la lecture, aux moments d'intimité, aux parties de boules, au bal populaire, aux ripailles entre amis...

Vivre comme avant, comme toujours, lorsque des familles ou des bandes d'ados, des promeneurs solitaires ou des passants tombés du ciel, se croisaient ici sur les rives du Gardon pour jouir du présent à l'ombre des arches somptueuses.

On est maintenant sous l'aqueduc, regard tourné vers l'aval, et on devine les contours d'un hameau fragile et bigarré, village nomade et ludique que l'on sent prêt à plier bagage du jour au lendemain. Sous les arbres, rive droite, un petit marché des quatre saisons, provençal pur sucre, éveille les gourmandises, invite au pique-nique. Dans l'ombre des feuillages, quelques bancs confortables, postes de repos, postes d'observation. Plus loin, une belle piste de boules. L'orée du bourg voué au farniente, à la flânerie, aux douceurs conviviales. Au-delà du socle de roches qui borde la berge, entre ombre et lumière, tout un petit monde de cabanons, de toiles tendues, de bulles translucides, de chaumières de poche s'égrène le long de la rivière. Bambous, bois flotté, toitures de sagne, auvents de toile, formes galbées, allongées ou carrées... Ces petits bouts de paradis, faits de matériaux bruts et chauds, dessinent un inventaire bariolé de tout ce que l'architecture populaire a engendré de plus

ingénieux, de plus harmonieux. Evocation d'une culture populaire authentique, art premier des bâtisseurs anonymes du grand sud, ceux qui ont dessiné avec les moyens du bord et une forme de grâce des îles clandestines, comme Beauduc en Camargue, ces quartiers de cabanons chers aux Marseillais ou aux ouvriers de Port-Saint-Louis du Rhône, ou encore les fameuses « cabanes » qui bordent les étangs du littoral, aux limites du Gard et de l'Hérault. Paradis de bric et de broc, royaumes d'artistes spontanés ou de bricoleurs de génie. Hauts lieux de la civilisation du loisir populaire et convivial. Tous ces havres à échelle très humaine sont ouverts, disponibles au gré des désirs du moment, et chacun peut s'y poser, s'y reposer, en faire pour une heure, une demi-journée, un lieu de vie, d'amitié, de connivence.

Plus près de l'eau, on a dessiné des bassins minuscules, des sortes de gours où les plus petits s'inventent des jeux d'eau mystérieux. Plus loin, des gonflables colorés, parfois de vrais monstres, sont arrimés dans le cours du Gardon et pris d'assaut par les aînés. L'eau reste terrain de jeu, de liberté, d'énergie pure.

A proximité du gué, toujours rive droite, là où la rivière se resserre face aux anciennes carrières, un bel abri de bois coloré borde un vaste plancher ouvert. La guinguette ! C'est l'un des fleurons du village éphémère, son totem joyeux. Le lieu où, en fin de journée, aux heures fraîches, on se retrouve pour écouter de la musique, pour danser, pour se détendre. Avec, en point de mire, plus beau encore à contre-jour, la volée d'arches de l'aqueduc. La guinguette, ici, n'est pas un lieu branché, ou caricature de « bal popu ». Elle coule de source, s'impose comme une évidence, et renvoie à ces nombreux lieux festifs qui bordaient les rives du Gardon jusque dans les Cévennes et dont la plupart ont été emportées par les dernières crues. C'est un lieu de « guinche », un lieu de confluence des générations, des classes sociales, et qui exhibe ses nostalgies avec discrétion. Elle se souvient des airs d'autrefois, elle est aussi à l'écoute des musiques du temps. Elle est une sorte de chambre d'écho musicale du pont du Gard...

Pour ceux que ces ambiances festives lassent vite (la foule des danseurs, la musique endiablée), ou autres esthètes de la contemplation langoureuse, il suffit de franchir le gué sur un pont de bambous et de cordages tressés, pont suspendu (au ras de l'eau !) garanti anti-vertige. Sur l'autre rive, un bar en plein air comme on les a rêvé. Et encore, même en rêve... Des coins et des recoins tendus d'étoffe, de tentures, tapis douilllets à même le sol, des fauteuils profonds, souples, spacieux, où on s'affale en soupirant, aux confins de l'extase. Voilà, on est presque au bout du voyage, au bout du hameau modeste et magique, on se dit qu'il est temps de récupérer quelques forces, de somnoler à demi, ou de se glisser en douce de l'autre côté du miroir...

Brusque retour au réel. Réveil en fanfare. Un garçon en grande tenue vient de surgir dans la lumière et vous tend la carte maison. Sodas, jus de fruits, boissons diverses, et, surtout, une superbe collection de vins du sud. Côtes-du-Rhône, vins du Duché d'Uzès, Costières de Nîmes, Coteaux du Languedoc. Un festival, une noria de vins. Alors, comment choisir ? Le garçon voudrait bien vous guider, vous conseiller. Peut-être deux doigts du Domaine Chabrier, ou alors le côte-du-rhône générique de la cave d'Estézargues ? Non, non, excusez-moi, jeune homme, plutôt un zeste de Château d'Or et de Gueules, en hommage à Diane, et pour célébrer la beauté du pont au crépuscule... On avait remarqué quelques bulles translucides posées ici ou là à la lisière des arbres, des sortes d'igloos diaphanes, un peu étranges, fermés durant tout le jour et surmontés d'un panneau discret : « Nuit d'étoiles ».

La nuit est bien là, les étoiles aussi, et la guinguette resplendit comme un navire pris dans le roulis. Il y avait donc une vie après la tombée du jour ? Les bulles s'éclairent, des ombres chinoises s'y déplacent. Ce sont des hôtels d'une seule nuit, pas plus, des alvéoles pour un couple et deux enfants, au maximum, qui, une fois les rideaux opaques tirés à l'intérieur du cercle transparent, se retrouvent yeux dans les étoiles. C'est le dernier cadeau du pont à ses hôtes, le privilège des privilèges (et pour un prix accessible à tous). S'endormir sous le ciel, bercé par les derniers échos de la guinguette, et se réveiller au point du jour, à deux pas du grand aqueduc. Seul, dans le silence. Dans la beauté.

Désert, figé dans la lumière naissante, le village éphémère est muet. Fin de partie. Le mirage se défait. Il faut partir, céder la place à d'autres passants, d'autres curieux qui ne se doutent de rien.

Texte de Jacques Maigne pour l'APS du Pont du Gard